

Voyage du Comité des Forêts – Dauphiné Vivarais – mai 2013
Conclusions de la tournée, en forêt départementale de Saou (Drôme)

Quel fil conducteur pour ces quatre journées de tournée ?

Je vous propose de retenir le refrain, entendu une bonne quinzaine de fois en réponse à des questions ou dans des présentations de nos hôtes : « ...mais on est en Ardèche ! ». Autrement dit : « vous ne pouvez pas comprendre, vos méthodes ou vos idées sont intéressantes mais pas applicables ici : on est en Ardèche ! ».

Je rapprocherai ce refrain d'un échange avec l'un d'entre vous, récent propriétaire forestier, qui me disait hier sa perplexité face aux controverses que nous autres forestiers adorons développer entre nous : il en déduisait que faute de consensus apparent entre experts sur des règles générales ou des pratiques transposables, chacun devait refaire ses essais, et le cas échéant ses erreurs, pour redécouvrir tout seul la réponse à ses questions.

Et pourtant, si la sylviculture est une technique, elle se transmet et s'améliore : reposant sur des bases de connaissances scientifiques, elle est mise en œuvre dans la pratique courante par des approche expérimentales d'essais et erreurs, et rien n'interdit d'utiliser les enseignements des erreurs des autres, sans avoir à les refaire toutes soi-même...

La question qui se pose à chacun de nous, forestiers débutants ou confirmés, est donc de savoir ce qui peut être considéré comme relevant de principes généraux et de méthodes universelles, transposables d'un endroit à un autre, et ce qui est contingent et nécessite une expérimentation spécifique, « ...parce qu'on est en Ardèche ».

*
* *

Répondre à cette question conduit à commencer par se repérer dans le contexte forestier, tel qu'il résulte de la géographie, de l'histoire ou des conditions socioéconomiques. Il faut ensuite chercher à reconnaître, dans les pratiques forestières locales, ce qui relève de l'adaptation à ce contexte particulier de méthodes ou de démarches générales.

Cherchons donc à nous repérer, dans ce que nous avons vu.

L'approche du contexte forestier par la géographie (au sens de « description du milieu terrestre ») est la plus intuitive pour le forestier, et aussi la plus classique maintenant par ses méthodes d'analyses de stations et de peuplements. Nous étions, certes, en Ardèche (ou ici aujourd'hui dans la Drôme), mais les données relatives au climat, aux stations et aux peuplements sont facilement accessibles et compréhensibles, ici comme ailleurs. J'ajouterai pour ceux qui les cherchent (je pense aux nouveaux propriétaires évoqués tout à l'heure) que la documentation technique disponible auprès des organismes forestiers sur ce point a beaucoup progressé au cours des décennies récentes, notamment avec la généralisation des méthodes de description de stations, fondées sur des catalogues locaux.

Voir dans le contexte local la trace de l'histoire forestière demande parfois un peu plus d'attention, et les explications d'un bon guide local : l'observation au premier degré ne livre pas tout. Comme dans chaque voyage forestier, nous avons vu beaucoup de traces de l'histoire en forêt cette semaine. Je les rapprocherai de l'échelle chronologique extra-

forestière allant de la grotte Chauvet (à la fin de la dernière glaciation) jusqu'à nos jours, en passant par l'abbaye de Mazan et le château de Vogüé que nous avons visités: du plus récent au plus ancien, la pessière équienne du Pré de Boutières nous renvoyait aux besoins économiques de la France au début de la deuxième moitié du siècle dernier, la carte de la forêt de Mazan et ses peuplements actuels nous ont fait remonter un siècle plus tôt au cantonnement des droits d'usage forestiers, après la surexploitation des forêts au milieu du deuxième millénaire, et l'introduction du châtaignier à Prunet (et ailleurs en Ardèche), bien plus ancienne, au début du millénaire précédent. Pour quelques millénaires de plus, nous avons même évoqué la reconquête post-glaciaire progressive du continent européen par la famille des sapins et celle des pins laricios, et la différenciation génétique progressive de ces essences à partir de leurs refuges de la dernière période glaciaire, dès notre premier arrêt mardi.

La troisième approche, celle du contexte économique et social, oblige à voir que le forestier (même s'il est en Ardèche, ...et bien qu'il soit forestier !) ne peut s'abstraire des tendances de son temps. Je n'en soulignerai que quelques exemples concrets vus cette semaine :

- planter 100 ha d'un seul tenant en épicéa au Pré de Boutières, à 1300 m d'altitude, n'a sans doute provoqué aucune question en 1950 : le FFN, créé à l'époque pour répondre aux besoins de l'industrie du papier journal et de la construction, était sur ce point l'outil de la politique économique de l'époque, indiscutée. La demande économique et sociale, comme les connaissances en matière d'écologie, ne feraient pas refaire une opération semblable aujourd'hui, à cet endroit. Mais c'est ce peuplement-là qu'il faut gérer, du mieux possible...
- nous avons évoqué plusieurs fois les métiers forestiers et leur évolution, notamment à propos de la mécanisation forestière et des abatteuses : qu'on le veuille ou non, les forêts s'exploitent avec les techniques de leur temps et non celles de quelques décennies plus tôt, et cet élément doit être intégré maintenant dans les réflexions sur la sylviculture des peuplements résineux : avons-nous oublié qu'en Ardèche comme ailleurs, la tronçonneuse ne s'est réellement développée que dans les années 1950, provoquant à l'époque une modification spectaculaire de la productivité de l'exploitation (en gros, une multiplication par 3 ou 4 en une quinzaine d'années de la productivité, exprimée en m³/h) ? On nous a rappelé aussi que la structure des scieries (notamment par la concentration très rapide des entreprises) a bouleversé le tissu des marchés locaux, ici comme ailleurs. La visite de la scierie Moulin nous a aussi montré combien l'approche des questions de consommation et de production d'énergie à partir du bois dans une grosse scierie avait changé depuis une dizaine d'années.
- La présentation de la forêt de Saou par les représentants du conseil général de la Drôme et par l'ONF a souligné pour notre dernier arrêt à quel point la demande sociale avait pu modifier depuis 20 ans les orientations de gestion d'un tel massif, qu'il s'agisse de la prise en compte d'objectifs de préservation ou d'accueil du public dans un site très fréquenté.

Le point commun à ces évolutions est leur pas de temps, de l'ordre de quelques décennies : c'est peu, comparé à la durée des cycles forestiers. Cela conduit bien sûr à s'interroger sur l'anticipation, dans les décennies à venir, d'évolutions d'une importance semblable. Bien malin est celui qui saurait les prévoir. Mais sur un point au moins, un seul peut-être, la tendance ne fait guère de doute : c'est celui du changement climatique, avec des effets sans doute très significatifs sur des pas de temps du même ordre : ne pas l'intégrer dans nos réflexions forestières serait faire preuve d'aveuglement.

Le contexte, c'est-à-dire le fond de décor de l'action du forestier, étant ainsi posé, j'en viens à quelques observations, ou quelques lignes directrices, sur ce que nous avons vu en matière de techniques forestières

Ma première remarque portera sur la mise en cohérence entre ce qui relève de la sylviculture (quelles interventions faut-il faire, ici et maintenant, dans cette parcelle ?) et ce qui relève de l'aménagement ou du plan de gestion (quels objectifs forestiers retenir à moyen terme et à l'échelle de la forêt, voire d'un massif plus grand auquel elle appartient ?). Nous avons pu observer ici, comme au cours de voyages antérieurs dans d'autres régions françaises, une différence qui touche au fond comme à la forme, entre la pratique des forestiers de l'ONF et celle des forestiers privés qui nous ont accueillis : alors que les premiers accueillent les visiteurs forestiers en dépliant une carte de la forêt et en présentant l'aménagement, et ne parlent ensuite des méthodes sylvicoles que si on les interroge, les seconds décrivent en détail les pratiques sylvicoles dans la parcelle visitée, et ne passent au plan simple de gestion que si on les interroge (ce qui est assez rare, d'ailleurs, dans un voyage du Comité des Forêts...). Sans en tirer de conclusion qui pourraient relever de la sur-interprétation, je noterai seulement ici que les deux approches, celle du sylviculteur et celle de l'aménagiste, sont indispensables : comme dans tout autre domaine dont les résultats s'inscrivent dans la durée, la qualité de l'action immédiate et celle de l'analyse périodique des résultats atteints et des orientations globales à en déduire sont indissociables. C'est encore plus vrai dans un contexte changeant, comme celui que je viens de rappeler.

La deuxième question, évoquée notamment en forêt de Brison à propos des laricios, mais aussi dans les épicéas de Pré de Boutières, est celle de la possibilité de régénération ou non des peuplements en place, au moment et aux endroits où on souhaite les renouveler, et quelles que soient l'étendue et la structure de peuplement recherchées. Cette question est déterminante, et doit absolument être posée, partout (c'est-à-dire : en Ardèche et ailleurs...). Elle ne se limite pas à vérifier que l'on peut obtenir des semis avec une méthode simple et fiable, mais porte aussi sur la possibilité de les conduire à maturité : la concurrence, au stade des semis, entre essences dont la dynamique sous couvert est différente ne favorise pas toujours l'essence d'avenir (la capacité du hêtre à prendre le dessus sur d'autres essences a été vérifiée une fois de plus à plusieurs reprises dans nos tournées), et la possibilité pour les semis d'atteindre un stade de développement suffisant, même en présence de gibier, sous des conditions d'éclaircissement à maîtriser, doit être assurée.

En Ardèche comme ailleurs, la « durabilité » de la gestion impose de se poser cette question et d'y répondre par des techniques appropriées (y compris parfois la plantation), avant toute autre décision.

La possibilité de renouvellement étant supposée acquise, il reste à assurer la pérennité et l'équilibre global des peuplements. Nous avons eu l'occasion d'observer, notamment en forêt de la Besse, l'importance dans la gestion en futaie irrégulière de critères assez simples, mais pourtant pas très intuitifs et donc souvent négligés : le « passage à la futaie » (nombre à l'hectare de tiges entrant chaque année dans la catégorie de diamètre la plus petite des arbres de futaie, généralement 15 ou 20 cm), ou le nombre de perches par rapport aux bois moyens et gros bois sont de bons indices du renouvellement équilibré des peuplements, alors que l'œil est plus facilement attiré par les gros bois (quand on lève la tête) et par les semis (quand on la baisse) que par les tiges de 15 cm de diamètre. Au-delà, le volume des arbres sur pied (qu'on peut prendre en compte en volume, ou par l'intermédiaire de la surface terrière, surface cumulée des sections horizontales à 1,30m de

haut de tous les arbres du peuplement) est un élément important de l'équilibre des peuplements. Ce serait une erreur, ou une incompréhension du mécanisme de fonctionnement des écosystèmes forestiers, de l'assimiler à un « capital producteur » comme on le fait parfois : celui-ci est constitué aussi et surtout de tous les éléments du sol et de la végétation non ligneuse, et l'une des questions posées est justement de trouver le bon équilibre entre le capital ligneux et la végétation non ligneuse. Ici ce sont bien les caractéristiques locales de station et de peuplement qui pourront apporter une réponse, guidée toutefois par des observations comparables menées ailleurs. Tous les forestiers se retrouvent un jour ou l'autre à se demander si le volume moyen sur pied du peuplement qu'ils gèrent est trop élevé ou pas assez, en fonction des objectifs généraux retenus. En dehors de toute autre considération économique ou écologique, le changement climatique, évoqué à l'instant, devrait en tout cas plutôt conduire à réduire les volumes ligneux sur pied par rapport aux habitudes issues de l'expérience passée, pour des raisons de stabilité des peuplements et de résistance meilleure au stress hydrique, qui seront sans doute des critères de gestion de plus en plus importants.

*

* *

Le temps hivernal de cette fin mai est ici trop froid, bien qu'on soit dans la Drôme et plus en Ardèche, pour développer plus avant ces bribes de synthèse. Articulation entre action quotidienne du sylviculteur et réflexion à moyen terme de l'aménagiste, attention vigilante portée à la régénération, suivi du rythme de renouvellement à tous les âges, de l'ensemencement au passage à la futaie, vigilance portée au capital ligneux sur pied qui doit être ni trop peu ni (surtout ?) trop important me semblent être les idées simples illustrées par ce voyage : elles sont transposables à peu près partout, en Ardèche ou ailleurs.

Mais ce sont les échanges entre participants qui font tout l'intérêt de ces voyages: aux forestiers chevronnés amateurs de controverses techniques comme aux récents propriétaires perplexes devant ces querelles d'experts, je livre ces conclusions très partielles avec une réflexion de Montaigne, selon laquelle « la parole est à moitié à celui qui parle, et à moitié à celui qui écoute » : merci d'avoir bien voulu me donner ces jours-ci votre parole et votre écoute, à partager par moitiés.

Michel Badré